

20 ans de passion pour le théâtre

● Le Théâtre Le Public fête ses 20 ans avec un numéro spécial de la revue "Alternatives théâtrales".

● Michel Kacenenbogen et Patricia Ide se sont imposés auprès du public, comme du monde théâtral, avec le succès de leur lieu. Ils s'expliquent.

Michel Kacenenbogen : "Mettre de l'argent du secteur marchand au service du non-marchand"

Entretien **Guy Duplat**

L'excellente revue "Alternatives théâtrales" consacre un numéro spécial aux vingt ans du Théâtre Le Public à Bruxelles. Son directeur, Bernard Debroux, explique en introduction comment il a peu à peu revu son jugement sur ce Théâtre. *"Il a surgi dans le paysage théâtral belge comme un ovni. J'étais de ceux qui, lors de sa création en 1994, étaient très sceptiques quant à son positionnement. Un théâtre privé, perçu un peu comme un donneur de leçons par rapport à un théâtre de service public, élitaire, dépendant, ne se souciant pas ou trop peu de son impact sur des spectateurs à conquérir. Il y avait cette gageure de créer un théâtre à partir de fonds privés en comptant sur ses propres forces, sans recourir à des subventions."*

Vingt ans plus tard, Le Public a trois salles, un contrat-programme avec des subventions. *"Le temps a passé, poursuit Bernard Debroux, et les malentendus se sont progressivement estompés. Le Théâtre Le Public est un lieu où s'invente une relation chaleureuse entre les acteurs et les spectateurs, et où les artistes venus d'horizons différents peuvent travailler et cohabiter."*

La revue comprend aussi des textes d'amis de toujours, comme Serge Rangoni, l'actuel directeur du Théâtre de Liège, et une trentaine de témoignages d'acteurs et metteurs en scène les plus divers venus jouer au Public. Y compris des noms qu'on ne s'attendrait pas à y trouver, comme Jacques Delcuvellerie et Philippe Sireuil.

Aujourd'hui, ce théâtre créé et dirigé depuis le début par le couple Michel Kacenenbogen et Patricia Ide a un public large et fidèle. Il fait des coproductions avec les théâtres publics et

les deux directeurs siègent dans les commissions d'avis du théâtre. Nous les avons rencontrés.

Il fallait être fou pour vouloir créer un nouveau théâtre en 1983-84 quand on n'a que 23 ans ! Et fou, encore, pour lutter dix ans jusqu'à ce qu'il ouvre en 1994 ?

Michel Kacenenbogen (M.K.) : Je ne sais toujours pas aujourd'hui pourquoi j'ai fait cela. Je travaille toujours cette question. Rien ne me prédestinait à me lancer dans une telle aventure, sinon le désir, porté par une certaine histoire du monde, d'un théâtre qui soit un lieu pour la liberté d'expression. La volonté de faire ce métier du théâtre librement.

Patricia Ide : Michel et moi sortions du Conservatoire de Bruxelles. Michel, de la classe d'André Debaar avec, dans le même cours, Serge Rangoni du Théâtre de Liège et Cécile Van Snick du Théâtre Jean Vilar. Et moi, de la classe de Claude Etienne. Nous jouions avec Thierry Salmon à l'Ymagier singulier et je voyais comment Salmon pouvait sortir les comédiennes des stéréotypes.

Mais il a fallu dix ans pour que ce rêve se réalise.

M.K. : Dix ans de lutte et de travail. Nous n'avions pas un franc. On a pensé vendre des fleurs pour financer le théâtre, faire de l'événementiel. C'est alors que j'ai découvert, en France, le télémarketing naissant et nous avons créé, pour financer le futur théâtre, la société KI Partners qui a si bien grandi qu'elle comptait jusqu'à 490 personnes ! Nous avons revendu la société en 1998.

Quel a été ce lien entre entreprise privée et théâtre, des "liaisons dangereuses" ?

M.K. : Il faut bien voir que, de 1978 à 1985, notre métier fut de jouer et de mettre en scène dans des théâtres ins-

tallés ou plus expérimentaux. On est allé jouer déjà dans des lieux singuliers. Mais pendant les dix ans où nous préparions notre installation dans un quartier de Saint-Josse, qui était alors un chancre urbain, nous observions les évolutions du monde théâtral. Tout n'était pas parfait : nous voulions donner la parole aux artistes, faire coexister des familles de théâtre différentes, nous voulions dès le départ jouer de longues séries. Notre premier spectacle fut celui de Jacques Delcuvellerie qu'on a joué 70 fois ! Pendant cette période d'observation, on a assisté à la fin de Jacques Huisman, au départ de Claude Etienne, au manque de public dans les salles alternatives. J'ai constaté qu'il manquait un lien entre la qualité du spectacle et le public, il y avait des obstacles à lever, souvent simples, voire triviaux. Le public ne trouvait pas de parking ? Nous avons créé un service voiturier. Il ne savait pas où placer ses enfants ? On a créé un service baby sitting. On a créé un restaurant, etc.

En fait, vous avez mis vos talents de marketing au service du théâtre. L'histoire de votre nom est le signe d'une certaine schizophrénie ?

M.K. : Claude Etienne m'avait dit : "Abandonne ce nom de Kacenenbogen, sinon plus personne ne t'engagera. Trop compliqué." J'ai alors joué sous le nom de Michel Kacen et j'ai mené notre entreprise sous le nom de Michel Bogen. Une schizophrénie qui tient aussi à la volonté de mettre de l'argent du secteur marchand au service du non-marchand. J'ai repris ensuite mon nom complet quand le théâtre était déjà créé et qu'on accablait, à mon nom Bogen, des stéréotypes que je voulais casser. Je dois être un cas unique en ayant d'abord donné des cours à l'université en marketing et, aujourd'hui, des cours de philosophie en arts et lettres.

Patricia Ide: "Le théâtre doit être le vivre ensemble"

Quelle est aujourd'hui la ligne de votre Théâtre ?

Patricia Ide (P.I.) : Tout ce qui est proposé est le fruit commun à Michel et à moi, nous ne programmons rien si nous ne sommes pas d'accord.

Michel Kacenenbogen (M.K.) : Je reste un enfant et je programme ce que j'aime, cela peut aller de la pièce archiconnue à ce qui sort totalement des sentiers battus. Je propose ce que j'aimerais voir moi, comme spectateur.

P.I. : Moi, par contre, je cherche au contraire ce qui me semble opportun ou intelligent de montrer, et j'essaie de créer des opportunités pour le faire.

M.K. : Il y a des fidélités dans nos choix. Je suis attiré par des artistes qui croient en l'être humain et ne considèrent pas l'homme comme un étron. J'aime que le théâtre puisse donner des pistes de solution possible pour l'avenir, qu'il croit en l'amour de l'homme.

P.I. : Le théâtre doit être le vivre ensemble, il doit montrer que ce vivre ensemble, ce multiple, est possible. Rien que de faire venir du public de Rhode-Saint-Genèse à

Saint-Josse, c'est déjà ça.

M.K. : Notre public est un public curieux avec une ouverture d'esprit bien éloignée de l'esprit bourgeois dont on l'accuse parfois. Même s'il est vrai qu'il se raidit un peu ces derniers temps. Je reçois maintenant quelques lettres que je n'avais pas avant, me faisant des reproches si on voit des corps nus.

Il y a eu longtemps une incompréhension entre vous et une partie du monde du théâtre, malgré votre succès auprès du public. Vous apparaissiez comme des donneurs de leçons ?

M.K. : Nous nous sentions attaqués, j'ai peut-être donné des coups sans le savoir, et on s'est battu, il est vrai, mais cela s'est apaisé et très peu d'artistes ont refusé de venir jouer chez nous. La bagarre, si bagarre il y a eu, fut toujours ouverte. Nous avons été voir les autres théâtres et les autres sont venus chez nous. Les coups reçus m'ont construit.

P.I. : On a énormément travaillé et on se connaît mieux, nous comme les autres, avec nos qualités et nos défauts respectifs.

Je siège à la commission d'aide aux projets (CAPT) et Michel siège à la commission de l'art dramatique (CAD).

Vous avez toujours voulu continuer à jouer et mettre en scène. Vous mettez en scène, pour l'instant, "Qui a peur de Virginia Woolf ?" avec Muriel Jacobs et Serge Demoulin, sur

un plateau tournant sans cesse ?

M.K. : J'ai voulu un théâtre aussi pour jouer. Avec une boulimie qui n'a jamais cessé ! Je fais trop, c'est vrai.

P.I. : C'est là aussi que je peux agir pour freiner Michel et lui rappeler la nécessité d'un temps de jachère.

Pourriez-vous, un jour, diriger un grand théâtre public comme le National ?

P.I. : Non, je veux perfectionner notre outil à l'infini.

M.K. : Jusqu'à preuve du contraire, je n'ai jamais abandonné un de mes enfants.

Les perspectives budgétaires pour les théâtres sont sombres. Qu'attendez-vous du prochain ministre de la Culture ?

M.K. : J'attends d'abord plus de moyens et, au minimum, un retour à l'indexation de nos subsides. Le gel des index a, de fait, réduit fortement nos moyens. On a appris, de plus, que les réductions de charges ONSS pour les artistes seront supprimées, ce qui coûtera 13,5 millions d'euros au secteur de la scène. Depuis dix ans, la Communauté française a fortement diversifié l'offre en arts de la scène. Alors, soit elle maintient cet objectif de diversification mais elle en paie le prix réel; soit il faut rationaliser l'offre, pour que ce ne soient pas les artistes qui paient tout le prix de ces budgets trop étriqués. Si on ne remonte pas les budgets globaux, et si on ne fait rien pour rationaliser l'offre au profit des artistes, on ira vers une réduction de 30 à 40 % de l'emploi chez les artistes.

G.Dt

13,5

COÛT NOUVEAU

"Les réductions de charges ONSS pour les artistes seront supprimées, ce qui coûtera 13,5 millions d'euros au secteur de la scène."